

**Ariane Payen**

# VIEUX OS

***Roman***



Comme tous les cafés, La Claire Fontaine a son lot d'habitués. Huit heures quarante-cinq, Jean-Pol Berchamp attend Paulette. Parfois, elle ne vient pas, alors il passe sa journée à se demander ce qui ne va pas. Une rafle de police ? Une bagarre pour un bout de trottoir ? Un réveil décalé ? Une nuit trop arrosée ? Jean-Pol s'inquiète, il se demande si la vie est toujours du côté de sa protégée, si la bagarre n'a pas mal tourné, si l'excès de boisson n'a pas fini par avoir raison d'elle.

Tôt ou tard, elle revient. Ces jours-là, il l'accueille depuis son coin de bar en lui parlant un peu plus fort : « Et alors, la vieille, tu n'avais plus soif ? » Soulagé de la voir grimper sur le tabouret à ses côtés, il déroge à la règle et lui offre sa première bière. Jean-Pol carbure au café noir le matin, Paulette est à la gueuze. Jean-Pol a des principes. Pas d'alcool avant midi. La voilà, avec son oreille massacrée. Elle prétend que ça lui vient d'un accident de poussette. Jean-Pol fait semblant de la croire, il sait qu'elle vit dans la jungle. Son oreille, ce serait plutôt un accident de machette.

— Ma vieille, cette fois, tu vas me le dire !

— Te dire quoi, JP ? dit Paulette en se hissant sur le tabouret à côté de son interlocuteur, face au bar.

Elle a les lèvres serrées et le regard peu amène.

— Où tu dors.

— Aucun intérêt.

— Si un jour, tu... Enfin, si tu ne viens plus...

— T'inquiète donc pas d'ça. T'as bien assez d'ta vie à toi.

— Et si j'ai envie de m'inquiéter, moi ? dit Jean-Pol.

— Pas mon problème !

Pour marquer que le sujet est clos, elle fait signe à Roger qu'il la serve. Le patron de La Claire Fontaine rince le verre à l'eau fraîche. Large et pansu, il y voit les formes d'une femme à large croupe et à poitrine généreuse, offerte là où le récipient s'arrête, là où la mousse va déborder, juste un peu.

— Arrête donc d'rêver à des trucs cochons et sers-moi ma Kriek !

— Occupe-toi de tes fesses, Paulette ! Est-ce que je t'emmerde quand tu me paies avec tes pièces rouges ? l'interpelle Roger, troublé, en actionnant la pompe.

*Elle vise toujours juste, la vieille. À croire qu'elle lit dans les pensées, se dit le patron du bistrot. N'empêche que monsieur Berchamp a raison, dès qu'elle loupe un jeudi, Roger aussi*

se demande si elle est morte. Jean-Pol Berchamp est client depuis que sa femme l'a quitté. Il ne commence pas une journée sans y boire son premier café, noir et serré, debout au comptoir. Il en est à son troisième expresso, rien que parce qu'elle a vingt minutes de retard. Quant à Roger, il a déjà rincé une dizaine de fois le verre qu'il dépose sous le nez de Paulette avec plus de brusquerie qu'il ne le voudrait.

La Claire Fontaine est le café de la place de Mont-les-Sources. Au milieu de la rangée de maisons blanches collées les unes contre les autres, cette double bâtie se situe juste en face de l'église, qui n'a plus connu de prêtre à demeure depuis un moment, comme si l'évêché avait décidé de rayer le village de sa carte. Roger considère les curés de passage comme des collègues : à chacun sa manière de veiller sur les pécheurs.

Une femme entre dans l'établissement avec un gamin de huit ou neuf ans qui pleure de bon cœur. Paulette grimace : elle ne supporte pas les aigus. Ça lui lance dans l'arrière de la tête. La mère les regarde, un peu gênée. C'est la première fois qu'elle vient et son pas n'est pas assuré. Elle prend place à la table à droite de l'entrée, se laisse tomber sur la banquette en skaï bordeaux et commence à déboutonner le manteau de l'enfant.

— Antoine, s'il te plaît, arrête de hurler ! Tu n'es pas encore sur la chaise que tu cries déjà comme un putois.

— Pour brailler comme ça, vot'gamin, c'est d'la chaise électrique qu'il a peur, au moins ! dit Roger en éclatant de rire.

— Juste de celle du dentiste, répond la dame dans un sourire forcé.

Paulette quitte son tabouret.

— Permettez ?

Le petit se presse contre sa mère, impressionné par cette vieille dame aux gilets superposés et à l'oreille coupée qui vient s'asseoir à ses côtés. Il en oublie de crier et même de respirer. Il hoquette, collé à sa mère.

— Il doit t'faire quoi, ton bourreau ?

— Je sais pas.

— Ça fait si mal que ça ?

— Pas à chaque fois...

— Ben alors ?

— J'ai peur, sanglote-t-il de plus belle, sans que l'on sache si c'est du dentiste, de Paulette ou des deux.

— Affronte ta peur, mon gars, sinon tu vas t'retrouver comme moi !

Paulette ouvre grand la bouche sur un trou noir garni de bosses et de chicots... Le pire, c'est l'odeur qui prend le gamin à la gorge et fait cesser ses larmes sur le champ. Ses yeux restent écarquillés devant ce musée des horreurs, alors que la mère a reboutonné le petit manteau.

— On y va ! C'est sûrement notre tour, dit-elle en sortant du bistrot sans avoir pris le temps de rien commander.

Paulette rejoint le bar, satisfaite. Les deux hommes la fusillent du regard.

— Arrête ton cinéma, Roger ! Pas d'fesses, pas d'seins... même pas ton genre, c'te fille.

— On parle pas d'ça, Paulette !

— Tu vas m'faire croire qu'elle t'fait bander, p't'êt' ? insiste-t-elle.

— Depuis quand tu t'mets à faire fuir les clients ? demande Roger en balançant la lavette dans l'évier dans un bruit mat.

— Je vous laisse, dit Jean-Pol, qui n'a aucune envie d'assister à la scène qui va suivre.

— C'est ça, fous l'camp ! bougonne Paulette alors qu'il est déjà près de la porte. De tout' façon, t'es rien qu'une tapette. Tu t'es vu, là, dans ton polo rose ?

Jean-Pol se retourne dans un grand sourire.

— Souhaitez-moi bonne chance, c'est le grand jour !

Il sort en laissant le patron et Paulette avec les yeux en points d'interrogation, la curiosité fait place aux fâcheries.

— Qu'est-ce qu'y nous mijote, qui-là ? Y s'prend pour une reine de beauté ou quoi ? Tu sais quoi, Roger ? Avec ses yeux noisette à faire fondre un écureuil, on s'méfie pas assez... T'as remarqué qu'il a l'nez vachement crochu ?

— Le grand jour... quel grand jour ? répète Roger, les deux mains sur les pompes à bière. Son t-shirt relevé laisse voir des poignées d'amour aussi généreuses que la panse du verre à gueuze. Les vergetures y forment de petites lignes blanches régulières.

— Rest' donc pas planté comme un géranium à la f'nêt' et sers-moi la tit' sœur.

Paulette vide son verre d'un trait et déverse le contenu de ses poches sur le comptoir. Elle se concentre, met ses pièces rouges en tas. Ses mains tremblent. Elle attrape le journal qui traîne sur le comptoir et s'attaque à sa rubrique préférée : les chiens écrasés.